

Frantz Rittner se jeta, prompt comme la foudre, onto la mère et la fille. Il saisit les bras menaçants de Jeanne, il la reduisit à l'impuissance, quiqu'elle tentât de lui résister, et, plongeant dans ses yeux le regard fixe et magnétique du dompteur imposant sa volonté aux bêtes fauves, il la contraignit à s'abattre, halotante et brisée, dans le grand fauteuil où quelle minutes avant cette hideuse scène elle dormait.

—C'est fini, dit-il alors. La crise est passée, mais jamais mademoiselle ne verra la mort de plus près.

—Décidément, pensait Fabrice avec rage, mon cher associé commettra toutes les maladresses aujourd'hui !... Il lui suffisait de s'abstenir, et la mère me débarrassait de la fille, et la fortune de mon oncle était à moi tout entière !...

M. Delarivière avait pris dans ses bras Edmée défaillante, et la serrait sur son cœur à l'étouffer.

Jeanne, renversée en arrière, grelottait comme un fiévreux de la campagne de Rome...

La nature de son égarement venait de changer. Ses traits n'exprimaient plus la colère, mais une douleur poignante.

—Dieu est sans pitié... balbutia-t-elle, ils ont tué l'innocent...

Les plours inondèrent son visage ; un long sanglot souleva sa poitrine et s'acheva dans un éclat de rire.

—Avant cinq minutes elle sera tout à fait calme. reprit Frantz Rittner. Les nerfs sont détendus... le sommeil va venir. Je me reproche amèrement ma faiblesse. Rien de tout cela n'aurait eu lieu si j'avais résisté, comme je le devais, à des prières insensées... Retirons-nous... Pour les maladies de l'intelligence, la solitude est le grand remède.

Le banquier s'empressa d'entraîner, ou plutôt d'emporter sa fille hors de la cellule qui, maintenant plus que jamais, lui faisait l'effet d'une tombe.

Frantz les suivit et l'infirmière, impassible et docile, ferma silencieusement la porte et le guichet.

Nos quatre personnages regagnèrent le salon d'attente à pas lents et sans échanger un parole.

Edmée, pâle comme une morte, se soutenait à peine et de grosses larmes coulaient une à une sur ses joues.

—Mademoiselle est très ébranlée... dit le docteur, je vais lui préparer un cordial qui la remettra sur-le-champ.

Il entra dans un petit laboratoire attenant au cabinet du médecin adjoint et il en ressortit presque aussitôt, portant sur un plateau de metal un verre rempli d'un liquide transparent et faiblement rosé qu'il présenta à la jeune fille.

Edmée but ce liquide jusqu'à la dernière goutte et fut aussitôt soulagée. Elle respira librement ; les couleurs revinrent à ses joues.

—Ne vous alarmez point outre mesure, mademoiselle, reprit Rittner ; la crise dont vous venez d'être témoin, crise provoquée par votre imprudence et par la mienneté, et la conséquence naturelle de l'état de votre chère malade... Il n'en faut rien conclure de funeste... La situation reste la même et ne s'est point aggravée...

—Ainsi, demanda le banquier d'une voix émue l'espoir est encore permis ?

—Sans doute...

—Et vous croyez toujours la guérison possible ?

—Ce que je pensais hier, je le pense aujourd'hui...

—Ah ! que vous me faites de bien en me parlant ainsi ! s'écria le vieillard ; tout me semblait perdu...

Frantz Rittner prit M. Delarivière par le bras, l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre, de manière à n'être entendu que de lui seul, et répliqua :

—Rien n'est perdu, je vous en donne ma parole ; mais je vous dois l'entière vérité sur un autre sujet... Mademoiselle votre fille me cause une sérieuse inquiétude. Sa nature impressionnable et nerveuse ressemble à celle de sa mère... Cette enfant vient de recevoir un coup dont l'impression persistante deviendrait bientôt dangereuse...

—Oh ! mon Dieu, balbutia le vieillard avec effarement. Faut-il trembler aussi pour Edmée ?...

Le médecin des folles secoua la tête.

—Ne vous alarmez point sans raison... dit-il ; un mal de cette nature, pris dès son origine, est vaincu d'avance... combattez l'idée fixe et tout ira bien...

—La combattre ? répéta M. Delarivière. Et Comment ?

—Par le plus simple de tous les moyens...

—Lequel ?

—La distraction.

—Je vous comprends... murmura le banquier ; mais ce moyen, si simple en apparence, est en réalité d'une application bien difficile...

—Pourquoi ?

—Après la scène désolante dont nous venons d'être témoins, et dans la disposition d'esprit où se trouve la pauvre enfant, voudra-t-elle se distraire ?

—Il faut l'y contraindre...

—Eh ! monsieur, puis je offrir à ma fille des plaisirs bruyants, puis-je l'accompagner à des réunions joyeuses, quand nous portons dans notre cœur le deuil de sa mère vivante ?...

—Je ne vous parle point de fêtes mondaines... répliqua le docteur, votre présence en ce moment y serait choquante, j'en conviens... Il suffira d'éviter l'isolement, d'entretenir des relations fréquentes avec quelques amis, et d'occuper l'esprit de mademoiselle Edmée des choses brillantes et futiles qui plaisent tant aux jeunes filles, les modes, les chevaux, la musique et les arts... Votre grande fortune rend tout cela facile...

—Merci de ces conseils, monsieur... je vous promets de les suivre docilement.

—Envoyez-moi votre neveu chaque jour... continua Frantz. Il vous donnera des nouvelles de votre chère malade ; mais ne revenez vous-même que sur mon invitation formelle... les résultats d'une imprudence peuvent être désastreux... vous en avez eu la preuve aujourd'hui...

M. Delarivière promit de se soumettre, et les trois visiteurs quittèrent la maison de santé.

—Où allons-nous maintenant, mon oncle ? demanda Fabrice en remontant en voiture.

—Mais d'abord, répliqua le vieillard, chez quelque couturière en vogue. Tu dois en connaître...

—De réputation, oui, mon oncle...

—Conduis-nous chez la plus célèbre... ta cousine a besoin d'une demi douzaine de costumes plus coquets les uns que les autres...

—Père, murmura timidement Edmée, si tu voulais me faire un grand plaisir, nous remettrions cela à plus tard...

—Pourquoi remettre, ma chérie ?

—Le moment est-il bien choisi pour nous occuper de toilettes ?

Mais oui, mignonne... Oh ! je devine ta pensée et voici ce que j'y réponds : Je veux, quand ta mère bien-aimée reviendra près de nous, ce qui ne tardera guère, qu'elle puisse être orgueilleuse non seulement de ta grâce et de ta beauté, mais de ton élégance... Ai-je raison ?...

Oui, père, et, puisque tu le désires, commandons des costumes... Mais je n'aurai de plaisir à les porter que quand ma mère pourra les voir.

La séance chez la grande couturière dura plus d'une heure.

Il s'agissait de choisir les étoffes, les nuances et les façons, ce qui n'était point une affaire de peu d'importance : toutes mes jolies lectrices seront de cet avis.

Edmée, presque à son insu, oublia momentanément sa préoccupation douloureuse, et cette pensionnaire à peine émancipée fit preuve du goût le plus sûr et du tact le plus exquis.

La grande couturière daigna s'écrier :

—Je serai vraiment heureuse d'habiller mademoiselle !... Mademoiselle est une enfant qui me fera beaucoup d'honneur !

En quittant les salons installés avec un luxe princier, et qu'on aurait nommés jadis : *Le temple de la mode*, Edmée était un peu moins triste.

Frantz Rittner avait eu raison.

La coquetterie chez les filles d'Eve est une passion innée